

Le Festival de Cannes après un début difficile

La Croisette à nouveau en vitesse de croisière

Le début a été laborieux, mais le Festival de Cannes a vite retrouvé sa vitesse de croisière. Des films jusqu'au petit matin, avec leur lot de bonnes et de mauvaises surprises (Jean-François Amiguet dans les premières et Saura parmi les secondes), la multiplication des réceptions «privées» au Palm Beach avec ses mille couverts où il fait bon paraître pour le photographe de service à côté du producteur qui monte, les palmiers de la Croisette couverts d'affiches et le public agglutiné aux marches du Palais pour voir ce qu'il croit être une vedette de l'écran et qui n'est que Miss Côte d'Azur qui tente sa chance en montrant ses jambes. La crise du cinéma apparaît dans les avant-propos des catalogues officiels. Celui de la quinzaine des réalisateurs est particulièrement alarmiste avec un graphique très clair, mais à part ça, tout va très bien. Même le «star-system» marche toujours, le succès proche du délire qu'obtient Robert Redford, qui s'est fait un peu prier pour venir à Cannes, écrasant – et de loin – celui qu'espérait obtenir Jack Lang accouru au Grand Palais le lendemain du premier Conseil des ministres du 2^e septembre Mitterrand. A l'applaudimètre, le rire fait recette. Les distributeurs comptent sur les comédies «gros sel» pour augmenter les leurs.

Présenté hors compétition, «Milagro» de Robert Redford (Etats-Unis), est le «hit» de ce début de festival. C'est ce film qui a vu les premières

empoignades du public qui voulait entrer coûte que coûte dans l'immense salle de projection et, lors de la conférence de presse, il a fallu une rangée de solides gardes pour éviter que les portes d'une salle de 2000 places comble ne vole en éclats. Le délire pour accueillir un film intéressant, mais sans plus. Sous le titre complet de «La guerre du champ de haricot de Milagro», ce «western-écologique» raconte comment un paysan d'un petit village du Nouveau-Mexique s'est opposé, tout seul, à des promoteurs qui voulaient construire un complexe touristique, et comment un petit journaliste local et un jeune anthropologue l'aident à résister aux méchants: Américano. «Ce que j'aime trouver dans les films, ce sont des personnages formidables aux grandes qualités de cœur» déclarait hier après-midi le réalisateur-acteur américain, redressant ses mèches blondes. Dans «Milagro», ces personnages existent bien sûr, même si Redford n'y interprète aucun rôle.

Un rayon de soleil

C'est aussi une salle comble qui a accueilli par des applaudissements nourris le seul film helvétique de la sélection officielle, «La Méridienne» de Jean-François Amiguet. Coproduction oblige, ce film a été tourné dans le Sud de la France. «La Méridienne», a expliqué le réalisateur avant le film, c'est le nom d'un fauteuil où il fait bon se prélasser; c'est aussi le temps de la

sieste dans les pays du Midi... Présenté au début de l'après-midi, ce film allait-il endormir le public? Un rythme allègre, beaucoup d'humour, des acteurs très sympathiques, Amiguet fait mentir la réputation triste et sérieuse du cinéma suisse. «La Méridienne», c'est l'histoire d'un garçon volage, projectionniste dans le cinéma de la ville et qui est en pension chez deux sœurs charmantes. Il aime toutes les femmes et décide, un beau matin, de se marier. Son erreur sera de chercher bien loin un bonheur qu'il côtoie. Le style d'Amiguet, ses personnages, le commentaire à la première personne font penser à Rohmer. Le réalisateur ne se cache pas d'une certaine parenté.

Deux autres bonnes surprises à signaler: «Le Sud», de l'Argentin Fernando Solanas et «Trois Sœurs» de Margerethe Von Trotta. Ce dernier film est nettement inspiré de Tchekhov, l'Italie d'aujourd'hui remplaçant la Russie du XIX^e, les drames de l'amour et de la jalousie restant les mêmes malgré une toile de fond qui est l'Université de Pavie marquée par l'ombre du terrorisme et l'apathie des étudiants. Le sujet de Solanas est, à première vue, tenu: le moment qui sépare la libération d'un détenu au moment de la chute des généraux et son arrivée chez lui. Des minutes qui lui font revivre tous les événements qui l'ont marqué et qui, dans le même temps ont marqué la vie de l'Argentine. Par rapport aux autres films dans lesquels les cinéastes argentins s'inter-

ENVOYÉ SPÉCIAL
YVAN STERN

rogent sur les causes et les conséquences de la dictature des militaires, celui-ci se signale par un style onirique qui montre mieux la complexité et la gravité de ce phénomène.

Un échec étonnant

Pour célébrer quatre siècles de présence espagnole en Amérique latine, Carlos Saura a obtenu de gros moyens pour filmer l'aventure d'Aguire et de ses compagnons partis du Pérou et à la recherche de l'Eldorado en descendant les fleuves de l'Amazone. Herzog avait déjà illustré cette folie avec un acteur magistral dans ce rôle, Klaus Kinski. Saura, l'imagination en panne, a fait de ce scénario une banale balade ponctuée de massacres (surtout entre Espagnols) avec un éternel décor de rideaux d'arbres. Musique larmoyante, un dialogue envahissant, de beaux éclairages de studio et parfois un micro qui se promène dans le champ. «Eldorado» est le modèle du film bâclé. Ou est-ce la preuve qu'il n'est pas toujours facile, même quand on s'appelle Saura, de résister aux pressions des producteurs qui financent les films et cherchent à en gommer l'originalité?

Yvan Stern